

Un « monument de rigolade »

L'Encyclopédie des farces et attrapes et des mystifications (1964)

Éric Dussert

Dans Revue de la BNF 2009/1 (n° 31), pages 5 à 11

Sous la bannière d'un superbe carassin orange, plus connu sous le nom de poisson rouge [1] paraissait en 1964 l'Encyclopédie des farces et attrapes et des mystifications à l'enseigne des éditions Jean-Jacques Pauvert (ill. 1). Cette jaquette flamboyante indiquait sans ambages qu'elle recouvrait une somme consacrée aux facéties célébrées le premier avril et symbolisées par le fameux « poisson d'avril ». Les concepteurs de l'ouvrage, Noël Arnaud et François Caradec, ouvraient là un nouveau territoire d'investigation dont allait bénéficier la culture populaire. Alors que le monde forain, celui du cirque ou de la marionnette parvenaient doucement au rang de sujet d'étude honorable, la « farce » et sa version manufacturée, « l'attrape », n'appartenaient encore qu'à l'univers de l'enfance, même si de rares adultes pratiquaient sans vergogne ces matières apparemment puérides, au grand étonnement de leurs concitoyens.

On ne mesura sans doute pas à parution l'importance intellectuelle de cette publication : imperceptible bond scientifique, l'établissement de ce réservoir taxinomique des anecdotes désopilantes ou curieuses, des ustensiles explosifs et des figures illustres de ce champ de l'activité humaine offrait l'intérêt de permettre l'étude conjointe d'un domaine historique notoirement sous-évalué à l'époque, notamment en matière d'histoire littéraire, composé du pastiche, du canular et de la mystification, manœuvres destinées à provoquer le rire et, plus encore, à saper le savoir et l'organisation sociale établis. L'épisode Romain Gary / Émile Ajar, chef-d'œuvre en la matière selon François Caradec, en sera plus tard la parfaite démonstration. Sur un ton naturellement enjoué, la «Préfarce » de l'encyclopédie ne dit pas autre chose :

« Ce livre est un scandale, parce qu'il choque volontairement nos conceptions les plus rationnelles du monde. Il est scandaleux parce qu'il nous oblige à revoir ces conceptions et à douter enfin de la réalité de la réalité. »

Nés dans les Années folles sans avoir bénéficié de leurs largesses, Noël Arnaud (1919-2003) et François Caradec (1924-2008) sont de cette classe qui s'est formée durant la Seconde Guerre mondiale, et qui a connu les prémices de la maturité durant les successives guerres d'Indochine (1946-1954) et d'Algérie (1954-1962).

« Je suis d'une génération difficile, expliquait François Caradec, celle qui a eu seize ans en 1940 et vingt ans en 1944. J'ai passé ma jeunesse sous l'Occupation. J'ai été obligé d'abandonner mes études à un moment où on se faisait rafler trop facilement, je suis devenu typographe. Je me suis retrouvé déporté du travail dans un camp où j'ai réussi après un séjour d'un mois à Berlin à me faire rapatrier comme malade [2] »

Par goût autant que par instinct, les deux complices optèrent pour « la vie drôle » chère à Alphonse Allais, maître-écrivain auquel François Caradec a rendu son lustre en établissant ses œuvres complètes et sa biographie. Aguerri lors de leur passage dans les rangs de la Résistance [3], les deux hommes avaient acquis de précieuses notions de communication discrète, de désinformation et de subversion, toutes choses utiles au farceur, comme le montrera plus loin le cas de Jacques Yonnet. Surtout, las d'exister dans un monde peu

propice à la légèreté, Noël Arnaud et François Caradec laissèrent s'exprimer un principe vital en fomentant de nombreuses opérations éditoriales mystifiantes et plaisantes. Ces deux personnages cardinaux de la seconde moitié du xx^e siècle n'étaient du reste pas seuls, non plus que les premiers. Sans remonter jusqu'aux macaronées ou aux facéties médiévales, on peut asseoir que la double fondation du Collège de 'Pataphysique par Emmanuel Peillet en 1948 [4] et de la confrérie des Chevaliers du Taste-fesses (1959), assemblée de lurons manifestant une nette appétence pour les réunions festives (ill. 2), explique et la création de l'Association française des farces et attrapes en 1962 [5] et la mise en œuvre rapide de l'Encyclopédie qui paraîtra deux ans plus tard. Ces esprits joyeux se croisaient dans les murs de la librairie des Amis des livres, rue de l'Odéon, où professait Maurice Saillet, l'associé d'Adrienne Monnier. Pôle de la vie intellectuelle fréquenté par Pascal Pia, Emmanuel Peillet, Raymond Queneau, Michel Leiris ou Maurice Nadeau, la boutique fut une plaque tournante sur laquelle le Collège prit forme avec un mot d'ordre simple : rendre aux à-côtés du savoir académique leur place dans l'analyse historique du siècle antérieur. Sur cette ligne programmatique se cristallisèrent les projets frondeurs du Collège de 'Pataphysique et en premier lieu cette Encyclopédie, qui peut dès lors être qualifiée de manifeste d'émancipation intellectuelle.

Les archives de Noël Arnaud déposées à la bibliothèque de l'Arsenal (Ms 15657) nous enseignent que les « origines secrètes » de l'Institut français des farces et attrapes (IFFA) sont à chercher dans le « projet de torpillage du prix Matton, ou prix de l'Humour noir [sic] », distinction aussi fugace que mal connue au jury de laquelle participaient André Blavier, Pierre David, Léo Malet, Anatole Jakovsky, Raymond Queneau, Siné, Roger Rabiniaux, René de Obaldia, Noël Arnaud et François Caradec. L'IFFA est « une institution savante et française. Elle s'est vu confier (par elle-même) une mission : celle de réhabiliter le rire, conçu comme un éternuement libérateur de l'intellect. » Elle traitera par conséquent « des problèmes théoriques (philosophie du canular, réhabilitation du rire, place des farces et attrapes dans l'économie, la médecine, les arts d'agrément...) Il y sera également procédé à des travaux pratiques » (N. Arnaud).

Esprits joyeux quoique savants, certains des collaborateurs de l'Encyclopédie appréciaient les jeux de l'esprit autant que les vertus de la dive bouteille. Il n'est donc guère étonnant qu'à l'invitation de l'IFFA, ils aient participé au « Congrès pour l'étude et l'expérimentation des farces et attrapes » de La Roche-Canillac (9-11 juin 1962), et aux « visites » à Poil (Nièvre, 1967) (ill. 3), Quincy-en-Beaujolais (1968) et Saumur (1969), où fut rendu un hommage à Rabelais, lui-même remis en valeur par Charles Nodier un siècle et demi plus tôt. Si l'Encyclopédie peut aligner les noms de Bernard Pivot, Ralph Messac, André Blavier, Caroline Aubry, la compagne de François Caradec, Anatole Jakovsky, du dessinateur Jean Effel, des lettristes François Dufrêne et Maurice Lemaître, sous la présidence de René Clair, de Georges-Henri Rivière et de Michel Leiris, et avec le concours de pataphysiciens éminents tels que Paul-Émile Victor – qui avait « toujours l'esquimau pour rire [6] – ou Raymond Queneau, c'est bien le signe que le collège y donnait à lire un état de ses préoccupations, une démonstration de sa méthode et le fruit de ses recherches. Même si cela signale également que la vie nocturne de Saint-Germain-des-Près n'était pas pour rien dans la bonne humeur qui présida à la réalisation de ce « monument de rigolade », selon l'argumentaire de son éditeur, soit deux kilogrammes et cinq cent soixante-quatorze pages d'érudition plaisante.

Vaste panorama de l'Antiquité jusqu'au début des années 1960, nourri d'une documentation et d'une iconographie pléthoriques qui inspirèrent par la suite artistes et réalisateurs, cet objet culturel inédit n'était pas pour autant un coup d'essai. Dès 1949, un canular bibliographique avait amené les premiers pataphysiciens à exploiter le genre encyclopédique : le Da Costa encyclopédique. Fasc. VII. Vol. II [7] avait paru anonymement sous la seule marque de l'éditeur Jean Aubier, 2, rue des Beaux-Arts. Brochure entamée à la page 215 sur la fin d'une notice où il est question de « balle dum-dum », elle se clôturait sans conclure à la page 238 sur la notice « Extasiée ». Destiné à rester mystérieux, le Da Costa faisait déjà référence à Lautréamont, cheval de bataille du collègue avec Rimbaud, ainsi qu'à un innommé Dictionnaire des gestes que François Caradec n'a publié qu'en 2007, double preuve de son inventivité et de sa ténacité. Parmi les rédacteurs de ce prototype de 1949, les noms de Jean Ferry, Marcel Duchamp, Noël Arnaud et François Caradec ont seuls été révélés, mais il y a fort à parier que d'autres rédacteurs y participèrent [8]. Apparemment, le pli encyclopédique était pris.

D'abord pourquoi une encyclopédie ? demandaient dans leur « Préface » Arnaud et Caradec. [...] « Aujourd'hui tout le monde veut tout savoir – et de préférence par ordre alphabétique. [...] Nous avons eu le redoutable honneur de réaliser le rêve et la volonté du Siècle des Lumières en suivant le plan établi par d'Alembert pour la Grande Encyclopédie qui, comme chacun sait, n'avait pu être respecté. En effet, contrairement à celui de l'Encyclopédie de Diderot, notre plan général n'est pas alphabétique mais logique, et correspond à l'enchaînement des sciences par quoi se définit une encyclopédie. Ce cadre encyclopédique nous a permis de faire éclater les mystifications, farces et matériel du farceur en tous les domaines de la vie quotidienne et de la vie en société. »

D'où, sans doute, le caractère délicieux de la lecture du seul sommaire où se rejoignent pour l'amusement de tous et l'édification de quelques-uns monarques et philosophes, hommes politiques et militaires, commerçants et policiers, financiers et publicitaires, illusionnistes et escrocs, littérateurs, artistes, imprimeurs et gens de presse – le typographe est traditionnellement porté à la plaisanterie, cultivé et formé qu'il est à jouer avec les mots –, gourmets et esthètes, aux côtés des institutions judiciaires, universitaires, médiatiques ou sportives, sur les sujets les plus variés, tels que les postes et télécommunications, le théâtre, la photographie, le sport, les sciences (jusqu'à la vie extra-terrestre), le savoir-vivre, les maisons et jardins, les avions, la marine, l'automobile, les chemins de fer, les transports en commun, et, bien entendu, l'amour et son cortège de naïfs.

Pour indiquer l'effort analytique que s'étaient imposés les directeurs de l'Encyclopédie, la taxinomie des seules farces est éloquente, qui dénombre : les farces à ressort ; à détonation ; lance-eau ; à brûler ; aimantées ou électriques ; les artifices (y compris explosifs) ; confiserie et pâtisserie comiques ; accessoires et cotillon ; masques ; petite prestidigitation.

On peut aimer plaisanter et maîtriser son art...

Cette encyclopédie recèle donc bien mille et une occasions de se distraire tout en se cultivant. Son objectif ne fut jamais, en revanche, de constituer un quelconque « attrapiana », recueil d'anecdotes et de bons mots spécialisé sur les cigarettes explosives et autres morceaux de sucre en marbre, mais bien un outil raisonné, sinon raisonnable, destiné à expliquer un fait humain, vieux comme le rire, c'est-à-dire comme l'Homme [9]. Les conditions de sa réalisation ne furent cependant pas aussi décontractées pour ses

concepteurs. Après une conférence de presse qui expose au premier étage du Procope, le 22 mai 1962, les grandes lignes du projet de l'IFFA (France-Soir, 24 mai 1962), le plan de l'encyclopédie préparé à partir du mois d'avril 1962 est finalement fixé lors d'une « réunion définitive » le 5 juin 1963. Les délais imposés par l'édition du volume sont alors d'une « brièveté décapitante » (N. Arnaud). Si l'on en croit le Britannique Michael Pakenham [10] collaborateur historique, le projet fut mené très rapidement par Arnaud et Caradec qui rédigèrent, semble-t-il, l'essentiel des articles entre le printemps 1962 et le 29 février 1964, date de l'achèvement d'imprimerie à Lausanne par les presses des Imprimeries réunies [11]. Pour autant, ils firent appel aux connaissances de trente-trois bibliophiles, collectionneurs et spécialistes qui apportèrent leur souriant concours sous forme de notices informées.

C'est ainsi que le 7 juillet 1963, François Caradec, alors sur le point de « boucler » la part rédactionnelle de l'ouvrage, prit contact avec Michael Pakenham, instructeur sur la base aéronavale de Saint-Raphaël et spécialiste de Sapeck, l'un des plus impénitents farceurs de la Belle Époque, pour qu'il contribue à l'édifice collectif :

« Mon ami Pascal Pia vient de me recommander de m'adresser à vous : en effet, je termine cet été (avec de nombreux collaborateurs) une Encyclopédie des Farces et Attrapes et de la Mystification [...] vos travaux sur sapek font de vous certainement la personne la plus qualifiée pour la rédaction de l'article qui doit lui être consacré. [...] Vous constaterez en effet que le plan de l'Encyclopédie est tel que les récits des mystifications d'un seul personnage se trouvent pratiquement dispersées dans les différentes sections, c'est-à-dire dans les différents domaines où s'est exercée sa verve. »

Et, de fait, Sapeck, c'est-à-dire Eugène Bataille (1853-1891), ce parangon du farceur français, sacré « roi incontesté des fumistes », apparaît à vingt reprises entre les articles « Agitation. Comment Sapeck faillit provoquer une émeute » (chapitre « Les fondements de la société ») et « Sapeck prend l'omnibus » (chapitre « Les arts d'agrément »), l'intervention de M. Pakenham donnant à part la synthèse des connaissances acquises sur ce personnage inouï de verve et de malice, « dont le meilleur est passé dans les blagues ». Quand bien même cet avocat exerçait, après une pétulante jeunesse dans le Quartier latin (1876-1883), la fonction de conseiller de préfecture dans le Jura... Il mourra fou après avoir été atteint d'un délire de la persécution, mais passe toujours pour avoir été le gagman le plus efficace connu sur les lignes parisiennes d'omnibus, lieu privilégié de ses canulars parfois... frappants.

Parmi les farceurs historiques dont les « arguments », les méthodes et les talents sont rapportés par l'Encyclopédie des farces et attrapes et des mystifications, il y a lieu de citer ici Paul Masson, brillant mystificateur à propos duquel Raymond-Josué Seckel apporte aujourd'hui des informations inédites qui couperont court aux rumeurs que « Lemice-Terrieux » avait lui-même laissé courir ; Vrain-Lucas, prince des faussaires, si l'on peut dire, qui condamna au ridicule l'académicien Michel Chasles en lui vendant en lots nombreux ses lettres de Vercingétorix ou de Cléopâtre [12] ; Noël du Fail (1520 ?-1591), Béroalde de Verville (1556-1629 ?), le viveur, corniste et employé des Contributions indirectes Eugène Vivier (1821-1900), etc. Plus nombreux qu'on le croit généralement, ils nous mènent à Pierre Dac, Francis Blanche ou Jean-Yves Lafesse et comptent dans leurs rangs quelques méconnus de talent. Ainsi, par exemple, de Jacques Yonnet (1915-1974), auteur d'un livre classique du siècle dernier, Rue des Maléfices [13], membre de la Résistance à Paris – il était assez hardi pour voler en pleine nuit des engins de chantier sous le nez de l'occupant –

, et auteur en 1936 d'un canular retentissant qui fit frémir la nation : il lança en effet la mystification dite de « La fabrique des enfants rouges [14] » basée sur le faux témoignage d'un prétendu jeune transfuge du Parti communiste auquel se laissa prendre Pierre-Antoine Cousteau. Ce dernier « révéla » dans *Candide* ce qu'il croyait savoir des « ressorts secrets de l'appareil communiste » qui, selon sa source frelatée, organisait le lavage de jeunes cerveaux français au profit des Soviets. Jouant de la peur du bolchevik qui renaissait avec le Front populaire, la manipulation d'Yonnet conduisit le jeune journaliste à effrayer la France de droite tout en provoquant une riposte fulminante du Parti communiste. Cousteau et Yonnet n'en furent pas moins amis, plus tard.

D'autres mystifications, canulars et « fraudes à la réalité » firent florès dont les plus célèbres restent, pour le siècle dernier, la publication de *La Chasse spirituelle* de Rimbaud ou des écrits de Julien Torma. Piège à universitaire efficace au moins une fois, cette dernière expérience constitue toujours un cas d'école puisque y fut inventé le dépôt légal « par anticipation ». En produisant dans les années 1950-1960 les écrits de Julien Torma, écrivain imaginaire, à des dates d'une nette antériorité, le Collège de 'Pataphysique réécrivait l'histoire à son goût, s'offrait le luxe de plagier des œuvres notoires avant même qu'elles ne soient écrites, brouillait en somme les cartes des savoirs en matière d'histoire littéraire.

Malgré son apparente légèreté, la lecture de l'*Encyclopédie des farces et attrapes* et des mystifications reste édifiante sur plusieurs points : outre qu'elle confirme que la culture peut être gaie, et que les farces ne sont pas toujours justes ou sans risque, elle démontre admirablement que les hommes et femmes d'esprit n'ont cessé de renouveler le genre de la blague, du canular et de la mystification. Ainsi, quatre ans avant la révolte étudiante de 1968, Noël Arnaud et François Caradec clamaient haut un message qui ressemble étrangement à « l'imagination au pouvoir ». La poursuite de leurs œuvres respectives a d'ailleurs apporté la preuve de leurs capacités personnelles en la matière : jeux de langage, argot, bandes dessinées, exercices oulipiens, recherche et réédition d'écrivains humoristiques ou hétéroclites, jusqu'à des inventions éditoriales telles que le Dictionnaire des gestes de François Caradec évoqué plus haut. Éditeur dans l'âme, ce dernier conçut même, suite au succès de l'*Encyclopédie*, une déclinaison de ses produits farceurs. Parurent ainsi sous son nom ou sous le pseudonyme d'A. de Crac, en souvenir de l'équivalent gascon du baron de Münchhausen, l'*Almanach du farceur français* (ill. 4) dont le titre jongle avec le populaire *Almanach du Chasseur français*, un *Guide des farces et attrapes*, un *Manuel des farces et attrapes* et, finalement, un essai synthétisant les savoirs contenus dans ces travaux d'Hercule joyeux, *La Farce et le Sacré* [15]. Autant de leçons de savoir-bien-vivre qui n'ont perdu ni saveur, ni intérêt dans la droite ligne des principes dénoués par Henri Bergson et mis désormais en application par certains adeptes des médecines naturelles. Le rire et la farce sont thérapeutique et pharmacopée.

Imaginé en 2003, un projet avorté de réédition n'aurait donc pas été sans intérêt. Tous auraient pu retrouver ces mots rassurants d'Arnaud et Caradec qui, sur un ton naturellement taquin, prouvaient l'immuable nécessité de la plaisanterie, « petite guerre » faite aux dignités, pour l'amusement général :

« La poussée démographique des années d'après-guerre, même, est pour le farceur-né des plus rassurantes : les statistiques de l'INSEE prouvent que la proportion des simples d'esprit demeure constante. [...] qu'il nous soit donc permis de tranquilliser nos lecteurs : la mise en

scène de la farce, le génie personnel du farceur sont nécessaires, certes, mais aussi suffisants pour prolonger à l'infini l'efficacité d'une mystification. Tant que l'homme aura de son corps le souci qui l'obsède et l'a toujours obsédé, le coussin pétomane chantera ; tant que s'étendra le parc automobile, les boulons tinteront dans les enjoliveurs ; tant que le téléphone sonnera, les pseudo-inspecteurs des Téléphones feront souffler les usagers dans le récepteur ; tant qu'il y aura des critiques, il y aura des mystifications littéraires. » Pierre Dac n'aurait pas dit mieux.

N'était la disparition de certaines institutions tombées en désuétude depuis 1964, cet avis sociologique laisse espérer un temps où la « vie drôle » chère à Alphonse Allais reprendra à la morosité sa prééminence. De nouvelles victimes expiatoires ont paru, qu'en est-il des farceurs ?

Nos remerciements vont à Michael Pakenham, Jean-Paul Morel, Christian Laucou et Patrick Fréchet, qui nous ont permis de recueillir les quelques informations réunies ici, en lieu et place de l'entretien prévu avec François Caradec, disparu le 13 novembre dernier, au moment où nous nous apprêtions à l'interroger.

Notes

[1] *Carassius auratus auratus* (Linné, 1758).

[2] Entretien avec Éric Dussert, *Le Matricule des anges*, n° 20, juillet-août 1997, p. 30-31.

[3] Surréaliste, Noël Arnaud était membre du groupe de la Main à plume et résistant. Il participa à la fondation du Collège de 'Pataphysique et devint, notamment, le biographe de Boris Vian. Voir *C'est tout ce que j'ai à dire pour l'instant. Entretiens avec Anne Clancier, Saint-André-de-Najac, Patrick Fréchet, 2004, 147 p.*

[4] Voir Ruy Launoir, *Gestes et opinions de quelques pataphysiciens illustres*, Emmanuel Peillet, Jean-Hugues Sainmont, Latis, etc., roman pseudo-scientifique, préface de Paul Gayot, Paris, L'Hexaèdre, 2008.

[5] Le millésime est incertain : la consultation du Journal officiel entre 1960 et 1964 ne nous a pas permis de retrouver la date précise de la déclaration de l'association.

[6] *Paris-Journal* (22 mars 1963) à propos d'un déjeuner de l'IFFA au restaurant Drouant, par ailleurs siège du jury Goncourt.

[7] BNF, Littérature et Art, Fol-Z Pièce-109.

[8] Deux livraisons supplémentaires du *Da Costa* encyclopédique, diffusées par Roger Cornaille dans sa librairie Le Minotaure ont paru ultérieurement, sans indication de date.

[9] Michel Chrestien, « Farces et attrapes », *La Nouvelle Revue française*, n° 152, 1er août 1965, p. 354-356.

[10] Michael Pakenham est notamment l'éditeur de la monumentale *Correspondance de Verlaine* dont le premier volume a paru en 2005 chez Fayard.

[11] Ce millésime n'est pas indifférent puisqu'il s'agit du quatrième centenaire de l'instauration par Charles IX du début de l'année au premier janvier ; le 1er avril qui remplissait jusque-là cet office resta festif en devenant le jour des farces.

[12] Voir Henri Bordier et Pierre Mabilie, *Une fabrique de faux autographes, ou Récit de l'affaire Vrain-Lucas*, Paris, L. Techener, 1870 ; rééd. sous le titre : *Vrain-Lucas, le parfait secrétaire des gens de lettres*, Paris, Cartouche, 2005, 124 p. Georges Girard, *Le Parfait Secrétaire des grands hommes...* par Vrain-Lucas, Paris, à la Cité des Livres, 1924 ; rééd. Paris, Allia, 2002, 91 p.

[13] D'abord publié sous le titre d'Enchantements sur Paris par Denoël en 1954, cette « fiction documentaire », qui recèle probablement des clés relatives à l'histoire de la Résistance à Paris, retrouva le titre que lui avait choisi son auteur en 1987 lors de sa réédition, avec les photos de son ami Robert Doisneau, par les éditions Phébus.

[14] En référence au recueil de quatrains satiriques anticléricaux de Louis Aragon illustrés par Georges Adam, Aux enfants rouges, Paris, La Libre Pensée révolutionnaire de France, 1932, 19 p. [8-R Pièce-19181 et 8-Ye Pièce-9975]. Voir la préface et le commentaire d'Aragon à la réédition de 1975, Œuvre poétique complète, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 541-546.

[15] François Caradec, Almanach du farceur français 1965-1966, 1^{re} année (seule parue), Paris, Rabelais, 1965, 224 p. ; A. de Crac [François Caradec], Guide des farces et attrapes, illustrations de Laville, Paris, Albin Michel, coll. « Les Guides Albin Michel », 1966, 222 p. ; Manuel des farces et attrapes, illustration de Jean-Louis Besson, Paris, Gallimard, 1975, 96 p. ; François Caradec, La Farce et le Sacré. Fêtes et farceurs, mythes et mystificateurs, Paris, Casterman, 1977, 158 p.